

NUMERO 558

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



L'obscur des traditions

par Guy Briole

La violence qui s'est emparée du monde, se propageant partout, — et qui en est venue à frapper la France au cœur de sa capitale visant singulièrement une jeunesse *libre* — a des causes multiples. Parmi celles-ci, l'affrontement de conceptions socioculturelles opposées, incompatibles selon certains, est le plus souvent avancé et stigmatisé. Et c'est presque toujours sur le sort fait aux femmes que se clôt la discussion, toujours en impasse. On voudrait faire tout dire à la culture, aux traditions, en fait à ce qui se saisit de l'extérieur et qui est théorisé, établi comme dogme. Ainsi, on insiste à l'infini sur ces sociétés et/ou religions qui seraient fondées sur un désaveu de la femme et une sublimation de la mère ; la mère substituée à la femme. La féminité recouverte par la maternité est ce qui justifierait l'évidence de la place de chacun : l'homme tout-puissant et la femme soumise et ravalée.

Ces positions, pour une part caricaturales, ne se limitent pas à la société arabo-musulmane le plus souvent visée : ce peut être en son sein mais aussi en bien d'autres lieux. Cela ne dit pas non plus ce qu'il en est pour une femme, ce que précise très bien Fouzia Liget : « Si les traditions étouffent la féminité, l'écrasent sous la loi phallique, la femme ne se laisse pas si aisément ranger sous un signifiant. » (1) Et faire de la solidarité des femmes un contrepoint à la complicité tacite des hommes n'est pas, non plus, ce qui permet qu'une parole de femme en émerge.

Simply
Complicated

Cette solidarité entre les femmes a aussi son revers quand elles se font les gardiennes des traditions en prenant le relais des hommes et en perpétuant ainsi l'asservissement auquel elles ont été elles-mêmes soumises. Ce qui se joue dans ces sociétés verrouillées est plus subtil et si la domination masculine sur les femmes, sur leur vie, sur leur corps semble l'évidence, les hommes n'en sont pas non plus les maîtres tant ils sont sous le regard vigilant, et parfois acharné, de celles qui leur rappellent qu'ils ne sont pas à la hauteur de la place qu'ils revendiquent. Aucun, aucune ne sait comment se libérer du regard de ces traditions dont la transmission reste obscure. Pour celle qui veut s'en extraire la nécessité d'une rupture est la condition de toute survie comme celle d'échapper à une jouissance logée dans le signifiant *obscurantisme* qui la recouvre d'une causalité extérieure au sujet.



Un livre, *À l'origine notre père obscur*, écrit par une jeune auteure d'origine marocaine, Kaoutar Harchi (2), aborde l'obscur de la jouissance par le regard d'une jeune fille qui tente de percer le secret de sa mère, mais se trouve, dit-elle dans la première phrase du roman, face à « une porte épaisse contre laquelle elle se cogne ». Cette porte épaisse c'est aussi celle qui sépare la ville, la vie du dehors, de l'intérieur de cette « maison des femmes » où elle est née et a toujours été recluse auprès de sa mère et d'autres femmes, toutes répudiées, exilées de la vie pour des fautes presque toujours inventées par des hommes, mais aussi et bien souvent, par la malveillance d'autres femmes. C'est une sœur, une mère, une autre femme qui a persuadé l'homme de l'infidélité de sa femme, d'un acte qu'elle aurait fait, d'une intention qu'elle aurait eue qui toucherait à l'honneur du clan. Une part de la jouissance obscure est dans la violence, pas tant celle de la domination des hommes sur le corps des femmes comme on pourrait le penser, que dans celle qu'exercent les femmes elles-mêmes, gardiennes acharnées des traditions qui les ont déjà aliénées et qu'elles appliquent, inflexibles, sur leurs filles, belles-filles, sœurs, belles-sœurs. Autant de versions de l'Autre femme qu'une dénonciation peut envoyer dans ce lieu clos, dans cette maison des délits des corps, où l'on suffoque de cet entre-femmes. Chacune justifie de son innocence à penser toutes les autres coupables. Pas de solidarité entre femmes mais une jouissance à la souffrance des autres. La narratrice, seule enfant, reste auprès de sa mère, veille sur elle en même temps qu'elle doit échapper aux mains des autres femmes qui s'en serviraient comme d'un objet sexuel par d'étranges demandes de caresses (faites ou réclamées à cet enfant) qui leur évoquent celles qu'elles ont pu recevoir d'un homme. Celle qui n'est pas encore femme est identifiée à un objet phallique dont on pourrait jouir. Jouir d'une enfant au même titre que d'un phallus est différent d'un enfant qui serait le phallus de la mère. La seconde est jouissance du fantasme, la première implique le réel du corps. Ce corps qui est là pour son impureté désignée.

Comment échapper à cet univers qui vous enserre, comment se préparer à la vie dans cet environnement quand la mère ne vous voit pas, ne dit rien de sa vie et répète les actes suicidaires pour échapper à son éternel chagrin. Cette fille se construit des bribes de son histoire à partir des fragments qu'elle peut s'appropriier en surprenant une conversation de sa mère avec les autres femmes, en dévorant un cahier intime oublié, en épiant par un entrebâillement de la porte mal fermée les rencontres de sa mère avec son mari. Visites qui scandent l'année et où immuablement l'homme demande à la femme de reconnaître sa faute, afin que tout puisse rentrer dans l'ordre, celui du clan. Piège redoutable où l'aveu de ce dont on n'est pas coupable justifierait, rétroactivement, le châtement.



Elle s'imagine un père à partir de cette forme massive qu'elle ne vit que de dos et qui prenait la mère dans ses bras. C'est comme si sa mère disparaissait dans cette étreinte, où elle criait son innocence. Alors elle n'eut qu'une idée, retrouver ce père entrevu en un clair-obscur et échapper à ce ravage qui la dévastait. Mais comment s'arracher à la mère ? C'est sa mort qui précipita les choses. C'est elle qui décida de l'enterrer seule, hors ces murs honteux et de ne pas repasser la lourde porte. Elle chercha la maison du père, finit par la trouver. Bien que ne l'ayant jamais vue, la tante – la sœur du père – la reconnut immédiatement : sa mère ! Elle dit qu'elle veut juste voir « le père ». Ce n'est pas possible. Pas tout de suite, demain. C'est la sœur qui décide pour le clan. On l'installe dans une chambre où ne tarde pas à se présenter un homme : « je suis ton demi-frère ». Cette voix la dérange. C'est lui qui, dans l'obscurité des couloirs, la conduira auprès du père. Alité, haletant, le père reconnaît en elle sa femme. Le demi-frère sort en frôlant son corps, un contact qui lui fait honte. Elle a un mauvais pressentiment. En effet au sortir de la chambre du père, il voudra se saisir d'elle. Elle lutte, elle a honte, elle comprend ce qui s'est passé pour sa mère, tant d'années en arrière. Elle est comme sa mère ! Elle trouvera la force de s'arracher au clan, pour partir seule dans l'aventure d'une vie incertaine, bien que déjà marquée par l'expérience des mauvaises rencontres.

Avoir la force d'aller vers une *vie incertaine*, c'est ne pas renoncer à trouver le chemin de son désir. À chacun sa manière pour y arriver. L'une est la psychanalyse, assurément « émancipatrice » (3)

1 : Liget Fouzia, « Il n'y a pas d'incompatibilité entre psychanalyse et Islam », *La règle du jeu*, 13 octobre 2011, cité par Lacan Quotidien.

2 : Harchi K., *À l'origine notre père obscur*. Arles, Actes sud, 2014.

3 : Liget F., « Il n'y a pas d'incompatibilité entre psychanalyse et Islam », *op. cit.*



Face à l'exil des réfugiés

par Marina Frangiadaki

«Je t'aimerai jusqu'à la mort, ne m'oublie pas ». Ce message, écrit en arabe sur un petit morceau de papier, a été retrouvé sur une plage de Lesbos, île grecque située près de la frontière avec la Turquie. Chaque jour des réfugiés y arrivent par centaines, risquant leur vie, pour fuir l'horreur. Pendant l'année 2015, selon l'ONU, plus de 800 000 personnes ont traversé la mer Egée et sont arrivées dans les îles grecques ; plus de 700 se sont noyées.

Les bénévoles qui accueillent les réfugiés sont pour la plupart des habitants de ces îles qui ont dû gérer une situation devenue, jour après jour, insupportable. Les équipes professionnelles des ONG sont arrivées depuis quelques mois seulement ; les bénévoles ont eu à y faire face depuis presque trois ans maintenant que la guerre en Syrie s'est intensifiée. Ils ont au quotidien à supporter un « ne cesse pas », à la limite de l'impossible. Ils utilisent beaucoup les réseaux sociaux pour communiquer avec la Grèce continentale et transmettre les informations pratiques pour recevoir des colis de vivres et de vêtements, ainsi que pour exprimer leur mécontentement et leur colère contre la politique européenne qu'ils accusent d'indifférence.



Ils écrivent aussi des histoires qu'ils partagent avec nous. Il y est question de courtes rencontres, d'échanges, et de ce qu'ils élaborent à partir de ce qu'ils essaient de deviner dans ce qu'ils voient et entendent venant des réfugiés. Ces histoires sont parfois à la limite de fictions qui tentent de cerner le réel auquel ils ont à faire. Elles traitent principalement d'enfants et de couples. Elles racontent les enfants qui jouent, rient, crient, dessinent, exorcisant de la sorte leurs cauchemars, oubliant un moment celles et ceux qu'ils ont perdus à la guerre. Les bénévoles insistent sur la vivacité, le jeu enfantin, qui semble les soutenir eux-mêmes dans leur effort quotidien pour refouler les images cruelles des cadavres d'enfants qu'ils ont ramassés au bord de la mer. Ils essaient peut-être de croire que quelque chose, le sourire d'un enfant sauvé par exemple, restitue l'espoir d'un possible, face au sentiment d'impuissance dans lequel l'impossible de leur tâche ne cesse de les plonger.

Les histoires de couples foisonnent. Ce couple qui, dans la masse anonyme, arrive à trouver un espace intime pour s'embrasser. Cet homme qui vient de descendre d'une embarcation de fortune et s'occupe de sa femme enceinte, lui parle tendrement à l'oreille, la caresse, lui donne à boire, oubliant le sac à dos très lourd que lui-même transporte. Cet autre

couple qui doit attendre à Lesbos les papiers qui lui permettront de poursuivre son périple : la femme a dépensé au port de l'île une partie de leurs précieuses économies pour offrir une canne à pêche à son mari, tentant ainsi de le reconforter de la perte de leur enfant durant les bombardements en Syrie. Ou encore, cette femme qui, à l'instant où elle peut enfin se reposer de son long voyage, est prise d'une terrible crise d'angoisse, qui ne s'apaisera que dans les bras de son mari ; « Je suis optimiste pour eux, ils y arriveront ; ils peuvent compter l'un sur l'autre ! », conclut la bienveillante qui s'est efforcée en vain de la calmer.

Ainsi la lettre d'amour mouillée trouvée sur la plage de Lesbos témoigne-t-elle que quelque chose « ne cesse pas de s'écrire » (1), jusqu'à l'inévitable de la mort.

Ces habitants des îles qui ne sont pas des professionnels, tout comme ceux qui lisent leurs récits sur les réseaux sociaux, ont eux-mêmes vécu des histoires d'amour, qui parfois se sont soldées par une séparation. Ils ont vécu des relations qui n'ont pas pu supporter le « point de suspension à quoi s'attache tout amour » (2), de la contingence à la nécessité, du *cesse de ne pas s'écrire* au *ne cesse pas de s'écrire*. Dans les histoires qu'ils racontent, nous pouvons lire leur tentative de croire – afin probablement de pouvoir supporter l'impossible de cette situation – que, quelque part, l'amour pourrait vaincre, sinon « l'exil du rapport sexuel » (3), du moins peut-être le traumatisme de l'exil des réfugiés.

1 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 132.

2 : *Ibid.*

3 : *Ibid.*

21 nuits avec Pattie

par **Philippe Hellebois**

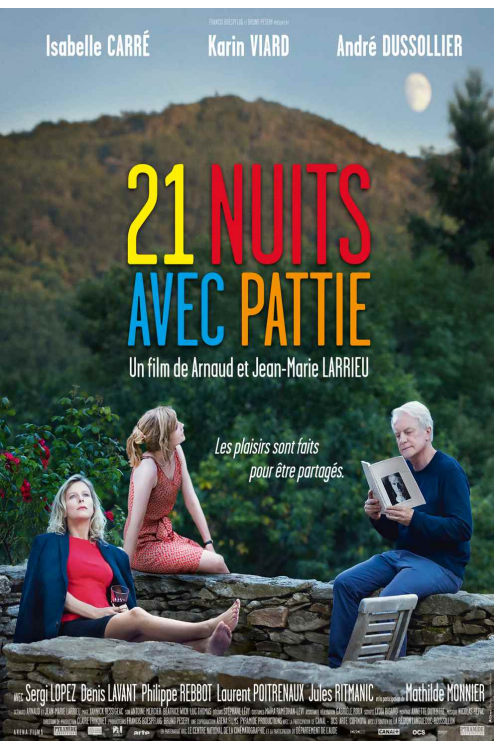
« Il y a bien sûr des causes sociales, historiques, d'autres encore, à certains mouvements auxquels on assiste. Néanmoins je pense que le phénomène le plus profond se situe dans l'aspiration contemporaine à la féminité, et les résistances, le délire et la rage qui en saisissent les tenants de l'ordre ancien. » Jacques-Alain Miller (1)

Les choses sérieuses ayant encore droit de cité, l'actualité cinématographique nous a permis de voir pendant les fêtes un film sur la jouissance féminine, *21 nuits avec Pattie* d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu. Ces nuits, qui sont évidemment de celles où l'on ne dort pas, font aussi la matière de leurs autres films qui explorent passionnément les nœuds de l'amour, de la jouissance et du couple – ce fut entre autres *Peindre ou faire l'amour* en 2005 et plus récemment un polar sensuel, *L'amour est un crime parfait*. Leur cinéma se veut charnel, et ceci sans aucune peur du porno, mais du seul porno qui vaille, c'est-à-dire celui qui passe par le discours. *21 nuits* est donc un porno verbal mettant en scène des corps parlés, le tout servi par ces artistes du signifiant que sont Karin Viard, Isabelle Carré, André Dussolier, Denis Lavant, Sergi Lopez, Mathilde Monnier, auxquels il faut ajouter un personnage d'une toute autre trempe encore, la nature. Celle-ci prend souvent sous la caméra des frères Larrieu une intensité mystérieuse telle qu'elle en devient bien plus qu'un décor, mais une figure matérielle de l'Autre. Leur nature est véritablement surnature (2).



La montagne noire en été, Caroline (Isabelle Carré), la quarantaine parisienne et morose, arrive dans la maison de sa mère, qui vient de mourir subitement après avoir passé sa vie à l'ignorer, et rencontre Pattie (Karin Viard), qui en était à la fois la complice et la domestique. Aussi libertine que sa maîtresse était volage, Pattie est en plus très loquace, parlant pour deux au point d'être la voix de celle qui n'est plus. Elle raconte ainsi tout de go à la parisienne éberluée ses aventures sexuelles, notamment avec le bûcheron à moitié nu (Denis Lavant) qu'elles viennent de croiser et dont la barbe évoque le faune dionysiaque (à l'exclusion de tout prophète).

Pourtant, si elle parle d'abondance, c'est parce qu'elle pratique un peu moins... et il apparaît très vite qu'il s'agit du dialogue de *Trop* avec *Trop peu*, celle qui n'en peut plus parlant à celle qui n'en veut plus. Cette dernière n'en est pas arrivée là par un quelconque surmenage, même si son mari est le très sensuel Sergi Lopez, mais en devenant mère elle-même. Le film montre ensuite comment elles vont arriver à reconfigurer leur satisfaction respective, et ceci non par le truchement d'un homme (il n'y a décidément pas de prophète), mais par celui d'une autre femme, qui est de plus très particulière, puisqu'il s'agit de la défunte. Chacune de nos deux héroïnes étant en deuil, elles en arrivent à voir la disparue telle qu'elle était faisant l'ondine au bord de la piscine – elles ne revoient de son corps qu'une forme dansante, son âme dirait le philosophe, ce qui n'est pas de l'ordre d'un phénomène élémentaire, mais un avatar de la remémoration propre au deuil (3). L'âme prend pour elles la forme d'un corps de femme dans le ciel d'été, ce qui inspire à Pattie cette fine remarque faite à son amant qui, lui, ne voit rien : « Les hommes ne voient que le corps et pas l'âme » [cité de mémoire]. Cette âme défunte importe à Pattie et Caroline puisqu'elle participe à la leur, soit à ce qui les fait *fâme*.



C'est effectivement d'âme qu'il s'agit, et les frères Larrieu montrent combien dans l'amour les femmes *âment* l'âme au point de ne pouvoir aimer un homme qu'à la condition que lui aussi puisse tant soit peu *âmer*.

L'*amour* n'est-il pas un tantinet nécrophile ? On sait son lien à la mort et à la castration (4). C'est ce qui fait la valeur du personnage représenté par André Dussolier, dont la nécrophilie est le symptôme, sosie de Le Clézio qui était un admiré de la défunte. Pattie en tombe amoureuse et stabilise en faisant semblant de se mortifier alors que Caroline, mortifiée de départ, y trouve un regain de libido annonçant des jours meilleurs avec le même Sergi Lopez qui retrouve un emploi digne de lui.

Tout cela ne serait-il pas décoiffant, baroque, voire tiré par les cheveux ? Et alors, tant mieux après tout... et pastichons gaiement Lacan pour dire du cinéma des frères Larrieu ce qu'il disait du discours analytique, soit que *ce qu'il apporte, c'est que parler d'amour, surtout dans un ciel d'été, est en soi une jouissance* (5).

1 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un » (2010-2011), leçon du 9 février 2011, inédit.

2 : Sur l'ensemble de leur filmographie, on pourra lire *Le cinéma d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu. Entretiens avec Quentin Mevel*, Paris, Independencia, 2015.

3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse* (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2004, p. 387.

4 : Lacan le disait plutôt *horsaxe* et notait que ces dames en étaient portées à s'oublier dans les problèmes de l'homme, ce qui est une définition de l'hystérie. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975, p. 78-79.

5 : *Ibid.*, p. 77.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □

Paragraphe : Justifié □ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN

ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.